

La paisible étrangeté des banlieues d'Henri Rousseau

« Il s'est perfectionné de plus en plus dans le genre original qu'il a adopté et est en passe de devenir l'un de nos meilleurs peintres réalistes. Comme signe caractéristique, il porte la barbe broussillante et fait partie des Indépendants depuis longtemps déjà, pensant que toute liberté de produire doit être laissée à l'initiateur dont la pensée s'élève dans le beau et le bien. »

Henri Rousseau, 1895.



Henri Rousseau (1844-1910), *La Fabrique de chaises*, 1897, huile sur toile, 38 x 46 cm, Paris, musée de l'Orangerie, RF 1960-28



Henri Rousseau (1844-1910), *La Fabrique de chaises à Alfortville*, 1907, huile sur toile, 73 x 92 cm, Paris, musée de l'Orangerie, RF 1963-32

« Dans ces tableaux, où la stylisation vigoureuse rappelle les primitifs italiens, il est le précurseur de ce qui s'annonce dans la peinture de nos jours. Là son nom devient un programme. Las de l'étude naturaliste, on revient au « tableau ». On ne veut plus reproduire à l'aide de toutes sortes de couleurs un morceau de réalité, mais on veut, avec des lignes pleines de caractère, construire quelque chose qui suggère une plus forte représentation des objets. »

**Wilhelm Uhde, *Henri Rousseau*,
Paris, Eugène Figuière, 1911.**

Le paysage demeure la part la moins célèbre de l'œuvre du Douanier Rousseau (1844-1910). Pourtant c'est la plus nombreuse et certainement la plus mystérieuse. Le peintre, malgré une vie passée avant tout à Paris, resta un provincial venu de Laval. Les jours où il ne travaillait pas à l'octroi, qui lui valut le nom de douanier, avec sa femme (d'abord Clémence puis Joséphine), il aimait se promener en banlieue parisienne, qui ressemblait encore un peu à la campagne, dans les années 1870-1880.

Henri Rousseau développe pour les deux tableaux représentant *La Fabrique de chaises à Alfortville* une vision poétique et moderne de la banlieue, en décalage avec les aspects

que ses contemporains choisirent généralement de mettre en lumière. Il s'attachait à une poésie sereine décrivant des lieux sans qualité aussi paisibles qu'énigmatiques, dans un monde intemporel. Au plus, quelques ponts ou cheminées situent le site représenté dans son époque et dans la périphérie de la capitale. La description est toujours précise et détaillée, même si le point de vue ne semble pas avoir retenu davantage l'attention des peintres que des photographes, pourvoyeurs d'innombrables cartes postales en ce début de siècle. D'un coin de quai anonyme et d'un atelier dont il ne reste pas trace, Rousseau a peint deux versions, à près de dix ans d'intervalle.

« Toujours, je vois un tableau avant de le faire »

Henri Rousseau dans Arsène Alexandre,
« La vie et l'œuvre d'Henri Rousseau, peintre et ancien employé d'octroi », *Comœdia*, 19 mars 1910.

Le XIX^e siècle avait vu l'émergence de peintures de paysages réalistes et modestes, miroirs du quotidien, s'attachant à montrer des lieux identifiés et ordinaires, que les peintres fréquentaient. La représentation de la banlieue, comme motif d'actualité, se développa largement suivant deux directions : celle

de la peinture impressionniste, intéressée par la modernité des sujets et dominée par la description atmosphérique, et celle des artistes attentifs à la description d'un monde indécis d'une poésie sinon misérabiliste, du moins sociale.

« Sa simplicité touche à l'extrême aristocratie »

Roch Grey (Hélène d'Ëttingen), *Henri Rousseau*,
Rome, Edizioni Valori Plastici, 1922.



Paul Signac (1863-1935), *Route de Gennevilliers*, 1883, 73,5 x 92 cm, huile sur toile, Paris, musée d'Orsay, RF 1968-3

La *Route de Gennevilliers* de Paul Signac, encore très jeune artiste autodidacte en 1883, respecte les codes inventés par les peintres impressionnistes. Il compose une vision ensoleillée, colorée et moderne en choisissant de cadrer des cheminées d'usine en pleine activité dans le lointain, laissant toute la place à un premier plan d'arbres tout juste plantés bordant un carrefour de trottoirs neufs.

Le tableau explore la tension entre une certaine désolation du motif et la clarté de la lumière, la franchise des couleurs. C'est justement Signac qui invita Rousseau à participer à la deuxième exposition de la Société des artistes indépendants en 1886, installée dans des baraquements aux Tuileries. Il y montra ses œuvres jusqu'à la fin de sa vie.



Jean-Charles Cazin (1841-1901), *Les Quais*, entre 1885 et 1890, 32,5 x 46 cm, huile sur toile, Paris, musée d'Orsay, RF 1991-1

Un peu plus tard, dans la deuxième moitié des années 1880, Jean-Charles Cazin privilégiait lui aussi la rigueur de la composition pour *Les Quais*, faisant place à une évocation qui rappelle les mots écrits peu avant par Joris Karl Huysmans dans *L'Art moderne* : « L'artiste est donc venu, qui aura rendu la mélancolique grandeur des sites anémiques couchés sous l'infini des ciels ;

voici donc enfin exprimée cette note poignante du spleen des paysages, des plaintives délices de nos banlieues ! » (1883, p.117). Le peintre se situe, par le goût du paysage ingrat et par une mélancolie sereine, dans la descendance des dernières œuvres de Camille Corot plutôt que dans celle de ses proches prédécesseurs impressionnistes.

Au travers de ces sujets insignifiants, Rousseau développe des compositions aussi singulières que lorsqu'il évoque des jungles rêvées. Très vite après sa mort, leur importance ne faisait plus débat au sein de l'avant-garde pour laquelle il était « l'ange

de Plaisance » (Guillaume Apollinaire). Paul Guillaume, le marchand-collectionneur dont provient la collection du musée de l'Orangerie ne connut pas Rousseau mais s'attacha, suivant les conseils d'Apollinaire, à rassembler ses œuvres dès les années 1910.

« Grâce à sa forme admirable, Rousseau a fait retentir la voix intérieure du monde. Ce monde qui, pour les artistes d'aujourd'hui, est un simple prétexte pour l'art, est, dans les tableaux de Rousseau, le seul moyen d'expression indispensable de la voix de l'esprit »

**Vassily Kandinsky « Sur l'artiste », 1916
dans *Regards sur le passé et autres textes : 1912-1922.***



Anonyme, *Le Douanier Rousseau peignant « Nègre attaqué par un jaguar »* en 1910, épreuve argentique, 11,8 x 16,2 cm, Paris, musée d'Orsay, PHO 1990 17 1